



U.L.S.H.

La **REVUE**  
**PHILOSOPHIQUE**

de l'Université Libre des Sciences de l'Homme

---

---

**LA PHILOSOPHIE**  
**ÉTHIQUE**

**n°22**

**Mars 1996**  
**Série 8 : n°1**

**N° 22**

## **SOMMAIRE**

- **Editorial** .....p. 3
- **Dialogue sur l'éthique avec le père Philippe**.....p. 5
- **La volonté humaine.** *Jacques de MONLEON* .....p. 15
- **Du fondement de la morale.** *Howard HAIR* .....p. 31
- **L'Éthique à Nicomaque d'Aristote.**  
*Fr. Stéphane-Marie BARBELLION* .....p. 57
- **Approches contemporaines de l'éthique.**  
*Bruno MORFIN*.....p. 91
- **Notes de lecture :** .....p. 103

---

*Directeur de la Publication : M. Morfin*  
*Imprimé par Copie Edition — 59, rue du Faubourg Poissonnière — 75009 PARIS*

**Université Libre des Sciences de l'Homme**

169, rue du Faubourg Saint Antoine  
75011 PARIS  
Tél. 01 43 42 42 38

Dépôt légal : Décembre 1992

ISSN 1244-5487

## DIALOGUE AVEC LE PÈRE PHILIPPE SUR L'ÉTHIQUE\*

*Q. Traditionnellement, on fait de l'éthique une discipline qui porte sur les «actes humains» (on dit souvent que l'objet de l'éthique, ce sont les actes humains). Or vous-même, vous semblez privilégier une modalité particulière de l'agir humain, à savoir la relation amicale. Pouvez-vous justifier votre position ?*

R. C'est un fait que l'éthique a été longtemps marquée par la philosophie d'Emmanuel Kant. Or l'éthique de Kant, c'est avant tout l'éthique du devoir. Une telle éthique ne manque pas de pertinence, car elle a saisi l'acte humain dans un de ses moments essentiels, le moment où l'on est obligé de se décider par mode d'autorité sous la pression d'une demande extérieure. On ramène ainsi facilement l'éthique à cette relation vis-à-vis de l'autorité, qu'il s'agisse d'une autorité vivante ou qu'il s'agisse d'une obligation légale.

Cette année les conférences de carême à Notre-Dame portaient sur le problème de l'éthique, ce qui montre bien l'importance que le cardinal Lustiger accorde à ce sujet. Des personnalités philosophiques comme celle de Paul Ricoeur ou d'Emmanuel

---

\* Nous reproduisons ici la simple transcription d'un dialogue entre le Père Marie-Dominique PHILIPPE et des étudiants du *Centre d'Etudes Philosophiques* de Paris, lors de l'année universitaire 1995/1996.

## *La philosophie éthique*

Lévinas ont cherché toute leur vie à mieux comprendre ce que représente le point de vue de l'éthique: l'un et l'autre ont reconnu que l'on ne pouvait ramener ce point de vue à celui de l'impératif catégorique tel que le présente Emmanuel Kant. Si on le comprend bien, le freudisme est, je crois, essentiellement une réaction contre la morale de l'impératif catégorique appelée encore morale du devoir. Le philosophe doit remonter à la source, c'est ce que dit Péguy lorsqu'il définit la mission du philosophe. La plupart des hommes descendent le fleuve et sont donc plus attentifs aux conclusions qu'aux principes. Le philosophe doit remonter à la source, c'est-à-dire qu'il doit retrouver ce qui est au fondement premier, et cela au-delà des controverses philosophiques. Cette recherche est urgente aujourd'hui, car nous sentons combien il est difficile de savoir où se trouve la responsabilité morale. Dans notre société, nous sommes en face d'une morale très libérale, tellement libérale que dans certains cas il n'y a plus de morale du tout. Chacun pense pouvoir faire ce qui lui paraît bon et l'on tombe ainsi dans un subjectivisme absolu. Au lieu de rechercher une vérité en morale, on recherche avant tout la sincérité. On peut évoquer ici la morale de situation de J.P.Sartre, car il s'agit bien de cela. Demeure l'obligation de faire telle ou telle chose, mais uniquement en fonction des situations que l'on rencontre. Ce qui traduit comme un dernier état dans la dégradation de la morale. On ne cherche plus du tout ce que représente le développement profond de l'homme qui doit agir en fonction de ses responsabilités, en fonction de la découverte de ce pour quoi il vit. Quel est le sens de la vie humaine ? Je crois que l'objectif de l'éthique, c'est d'essayer de découvrir ce qui fonde la responsabilité et comment je peux exercer cette responsabilité afin de développer en moi ce sens de ma vie, pour moi et pour les autres.

Nous devons nous efforcer, à travers la réflexion éthique, d'aller au-delà de ce que nous pouvons constater. On voit bien aujourd'hui, dans les lois politiques, ce refus de montrer ce que l'homme doit faire pour atteindre sa fin : on se contente de constater ce qui se fait la plupart du temps et l'on essaye de trouver en cela un moindre mal. Or c'est cela que la loi va objectiver, de telle sorte que la loi ne pourra jamais être un secours ou une aide à l'activité morale. Ne subsiste plus alors qu'une morale de la facilité et du grand nombre. D'où la question qui se

## *Dialogue avec le père Philippe*

pose pour moi de savoir comment trouver une éthique qui nous montre les voies du développement parfait de l'homme. On ne peut pas dire que ce fondement soit la nature humaine dans son développement propre, puisque l'histoire nous montre que celle-ci se développe de façons multiples en raison de sa complexité. Il est difficile d'affirmer que la morale se fonde sur des principes naturels. Une telle affirmation a fait naître tant de controverses qu'il est devenu nécessaire pour nous de découvrir ailleurs un tel fondement. Dans ses conférences à Notre-Dame, le père Bruguès recourt à une distinction qu'il a trouvée chez Michel Foucault, entre l'*éthique du code* et l'*éthique de la construction de soi*. Le code renvoie à la loi, il en est comme le point de vue le plus dégradé. On se donne des lois ou des règles qui sont communes à un groupe, à une communauté, voire à la grande communauté humaine. Mais que reste-t-il actuellement d'acceptable pour toute l'humanité ? Si l'on prend ce point de vue, il ne reste alors plus grand chose. Le Père Bruguès a tout à fait raison de dire qu'il faut essayer de dépasser la simple éthique du code. Mais est-ce au profit de l'éthique de la construction de soi ? Il faut faire là très attention et recourir, à notre tour, à une distinction très importante, celle qui existe entre *développement psychologique* et *développement éthique*. Quelle différence faut-il voir entre les points de vue psychologique et éthique ? Si l'on parle de l'éthique de la formation de soi, peut-on encore rendre compte d'une telle distinction ? A travers l'éthique, cherche-t-on en premier lieu à structurer notre personnalité ? Mais à quel moment puis-je dire que la personne se structure humainement ? Ne risquons-nous pas de retomber dans cette conception que nous dénonçons tout-à-l'heure, d'une nature humaine dont on déduit les propriétés, et dont on pourrait voir par avance toutes les dimensions ?

En réalité, pour mettre en pleine lumière le point de vue éthique, il faut le différencier de ce que l'on appelle le *facere*. Le *facere* renvoie à toutes les activités par lesquelles l'homme produit quelque chose ou réalise une oeuvre. A travers de telles activités l'homme manifeste une réelle grandeur, mais l'éthique nous renvoie à quelque chose de plus grand encore. L'éthique, ce n'est pas premièrement se construire, c'est rechercher ce qui va être source d'un développement humain, car se construire, c'est encore chercher ce qu'est la source de cette construction. C'est vraiment

## *La philosophie éthique*

cela qui peut me permettre de découvrir un acte humain moral, en deçà des actes par lesquels nous construisons, nous réalisons, nous travaillons... Ne confondons-nous pas constamment aujourd'hui les domaines du *facere* et de l'*agere* ? Cette confusion est entretenue par la psychologie qui est plus proche de l'activité du *facere*. C'est la raison pour laquelle la psychologie nous oriente vers une éthique du *facere*. Réaliser quelque chose dans sa vie, se construire, c'est très beau, mais est-ce vraiment premier ? Cela constitue-t-il l'homme dans ce qu'il a de plus lui-même ? Quand on embauche quelqu'un aujourd'hui, on lui demande ce qu'il a *fait* auparavant. On ne lui demande pas quelles sont ses grandes intentions de vie, qu'est-ce qui motive profondément son travail, quel est le ressort intime de son activité laborieuse. Ce que vous avez fait dans votre vie, cela ne dépend pas uniquement de vous. Comme disaient les anciens, il y a des personnes qui sont nées sous une bonne étoile, et tout leur a réussi. À l'inverse, il y en a qui sont nés sous une mauvaise étoile, et rien ne leur a réussi. Et pourtant, moralement parlant, ceux-ci sont parfois bien plus généreux et humains que les autres. Lorsque l'on juge habituellement quelqu'un, on se réfère à des résultats : c'est l'efficience que l'on privilégie, parce que c'est ce qu'il y a de plus visible. On oublie que cette réussite procède de tout un ensemble de circonstances dont il n'a pas été maître et qui ont permis cette éclosion. Lorsque nous réfléchissons sur les réussites de notre vie, nous voyons que parfois, il s'en est fallu de très peu de chose pour que tout cela n'existe pas. Or je ne peux pas fonder la morale sur la bonne ou mauvaise fortune. Ce serait retomber dans la vieille morale grecque du destin qui nous conduit. A ce moment là, il n'y a plus de morale.

Aristote qui connaissait cette approche des choses montre que l'acte moral est celui dont je suis responsable. Saint Thomas, dans le même sens, dira que l'acte moral est celui dont on est volontairement le maître. On est capable de poser cet acte-là. La question se pose donc pour chaque homme : quel acte a-t-il posé dans sa vie, dont il a été parfaitement responsable, que ce soit pour son bien ou pour celui des autres ? On n'est plus alors au niveau de la réussite, mais de celui de l'*intention*. Il a opté pour telle finalité. On se trouve ici devant le choix d'une finalité, et c'est là je crois que se situe le point de vue proprement éthique. Si on perd le sens de la finalité, il n'y a plus de véritable éthique et l'on

## *Dialogue avec le père Philippe*

retombe fatalement dans le point de vue de l'efficacité. Se construire, réaliser quelque chose dans sa vie, c'est estimable mais en vue de quoi? Cela peut être pour dominer les autres, et la conséquence en sera la tyrannie. C'est toute l'ambiguïté de la morale stoïcienne, si séduisante par ailleurs.

En posant le problème à partir de la responsabilité, je dois me demander où celle-ci est pleinement exercée, au-delà des circonstances favorables ou non? Chacun peut faire son examen de conscience : à quel moment est née notre responsabilité? Quand un ami vous a prêté un instrument qui ne vous appartient pas, vous en devenez responsable. Vous ne pouvez pas dire : «au fond, cela ne m'appartient pas, donc je peux en faire ce que je veux». On dira alors de vous que vous êtes un parfait égoïste! Vous devez vous dire au contraire : «je dois le rendre à mon ami un jour et dans le meilleur état possible». Et si vous le restituez dans un mauvais état et que celui-ci ne s'en aperçoit pas, votre conscience ne sera pas tranquille. Qu'est-ce que ce petit exemple tout simple nous montre? Vous êtes responsable de l'outil, non pas à cause de l'outil lui-même, mais à cause de celui qui vous l'a prêté. Le fondement de cette responsabilité, c'est le lien de personne à personne. La responsabilité naît dans des relations personnelles et dans des actes humains où il y a un échange. N'est-ce pas là que nous comprenons l'acte humain dans toute sa force? La philosophie spéculative regarde les réalités en elle-mêmes; la philosophie pratique regarde un tissu de relations dans lesquelles nous agissons les uns les autres. Par ces actes, nous modifions le milieu dans lequel nous existons. Et si nous transformons celui-ci, c'est pour agir avec plus de facilité, nous-même ainsi que ceux qui sont proches de nous. Mais notre responsabilité ne s'exerce pas proprement sur le monde que nous cherchons à changer, notre responsabilité naît du rapport avec d'autres personnes. Ce qui explique que c'est dans la relation interpersonnelle la plus forte que nous pourrions découvrir la plus grande responsabilité. Or c'est dans l'amitié que se trouve la relation interpersonnelle la plus forte. C'est donc dans l'amitié que l'on découvre de la manière la plus profonde ce qu'est l'acte moral. Au fond cela s'explique très bien : l'acte moral trouve sa finalité naturelle dans l'amitié. La relation avec l'ami est une relation qualitative, sans doute la plus qualitative dont nous ayons l'expérience dans nos rapports humains. Dans une véritable amitié, on prend très vite conscience

## *La philosophie éthique*

qu'on ne peut pas agir n'importe comment. On découvre progressivement sa sensibilité ainsi que sa vulnérabilité, alors on fait attention à ne pas blesser l'autre, à ne pas briser quelque chose d'unique et qui dépasse tout plaisir sensible.

Il me semble que toutes les autres expériences par lesquelles l'homme découvre sa responsabilité, sont commandées par celle-ci. C'est à travers elle qu'on peut vraiment comprendre ce qu'est la responsabilité, une responsabilité qui s'incarne dans des actes à l'égard d'une autre personne, que ce soit en bien ou en mal. Vis-à-vis d'une personne, aucun acte n'est neutre, si ce n'est dans le jeu. Mais précisément, le jeu dont la finalité est la simple détente n'est pas l'acte moral. Dans le jeu comme tel, je ne rencontre que des obstacles physiques ou biologiques, je ne blesse personne au sens fort, parce qu'en fait je ne rencontre pas la personne comme telle. C'est dans la relation personnelle que je peux faire du bien ou du mal à autrui. Et c'est là que mon activité morale se développe, comme activité d'un type particulier, irréductible à toutes les autres et dont je suis responsable d'une manière unique.

Je pense que nous sommes là devant le noeud de notre problème et que ce n'est qu'à partir de là qu'on peut établir une éthique. Par ailleurs cette éthique rejoindra évidemment ce qui a toujours été dit, à savoir qu'un acte moral c'est toujours un acte volontaire et qu'il n'y a pas de responsabilité sans volonté. Si je pose tel acte, je sais que j'aurais pu très bien ne pas le poser. Cet acte m'appartient pleinement. Evidemment, certaines circonstances extérieures ont pu vous pousser à poser cet acte : votre responsabilité du coup peut être moindre. Au fond dans un examen de conscience, c'est ce que nous faisons : nous essayons de déterminer dans quelle mesure nous avons été responsable, dans telle ou telle action. On discerne alors facilement que c'est dans la relation d'amitié que se trouve le lieu de la plus grande responsabilité.

*Q. Vous avez évoqué la distinction du bien et du mal (l'évaluation selon le bien et le mal que Nietzsche identifiait au jugement moral). Si l'on vous suit bien, on se situerait comme en deçà de cette distinction tant que l'on en reste au domaine du «facere». Ainsi quand on dit d'un homme qu'il travaille «bien» ou «mal», c'est en un sens tout à fait analogique. En fait une telle évaluation n'a de sens propre que dans le domaine des actes qui nous relient effectivement à autrui. Or cela, il faut bien le dire, peu de*

## *Dialogue avec le père Philippe*

*philosophes l'ont vraiment mis en lumière. Chez Kant l'approche du bien et du mal ne se fonde pas sur notre rapport à autrui. Mais il s'agit davantage d'une remarque que d'une question. Je voudrais maintenant vous demander si la présence ou l'appel à la responsabilité ne suppose pas que l'on reconnaisse l'agir humain comme un agir libre?*

R. Tout à fait, mais je préfère dire «volontaire» que «libre». C'est une question que je me suis souvent posé : volontaire et libre, est-ce exactement la même chose? Ne faisons-nous pas couramment cette expérience : on établit des liens immédiats avec telle personne qu'on rencontre, alors qu'on peut passer trente fois près d'une autre personne sans qu'aucun lien ne s'établisse avec elle.

Dans le premier cas, on peut dire qu'il y a un acte d'amour volontaire. Mais cet acte peut-on dire qu'il est libre ? Ne s'impose-t-il pas plutôt à moi? Même si je peux, par la suite l'accepter ou le rejeter. La liberté s'exercera alors, et elle supposera un choix. Ainsi il me semble que l'acte volontaire est *premièrement* un acte d'amour à l'égard d'un bien. A ce stade, nous sommes en deçà de la distinction du bien et du mal (qui n'apparaît qu'avec l'exercice de la liberté). Ce premier amour est volontaire. Il relève de l'appétit naturel qui est en nous et qui est positif. C'est ici que nous pouvons établir un lien entre l'éthique et la métaphysique. En mettant la distinction entre le bien et le mal en premier lieu, on finit par supprimer le lien entre l'éthique et la métaphysique. En revanche, si l'on regarde en premier lieu le rapport entre le bien et la volonté, on sauvegarde ce lien, car il y a un lien fondamental entre le bien et l'être. La distinction entre le bien et le mal n'est pas première en métaphysique. Ce qui est premier dans l'ordre de l'être, c'est la substance, et ce qui est second, c'est l'accident. Or le mal n'est jamais substantiel, il est toujours accidentel. On a donc cherché à construire une éthique absolument indépendante de la métaphysique, une éthique de situation, une éthique qui vit sur la confusion entre l'*agere* et le *facere*.

C'est pour cela qu'il faut revenir à ce qu'il y a de premier en nous, ce «premier amour» dont je parlais plus haut. A cela on pourrait objecter : «tout le monde n'a pas ressenti ou éprouvé cela». Je ne pense pas, car je crois que tout homme bien né éprouve au fond de lui-même un tel amour, un amour initial, naturel qui fait que l'on est attiré vers le bien, comme on peut être

## *La philosophie éthique*

attiré vers ce qui est beau. D'un côté, c'est une attraction, de l'autre c'est une séduction. Les séductions ne sont pas toujours mauvaises : être séduit peut être bon, mais être attiré par le bien, c'est encore meilleur.

*Q. Dans vos enseignements sur l'éthique, vous recourrez souvent à une distinction originale et dont il n'est pas facile de comprendre immédiatement la signification : la distinction entre des «niveaux d'éthique». Selon vous, l'éthique philosophique se développerait successivement sur trois registres : l'amitié, le religieux, le chrétien. Pouvez-vous nous éclairer sur le fondement d'une telle triplicité?*

R. Nous avons vu que l'acte moral comme tel n'est pas la responsabilité, mais celle-ci en est le signe. Quand on a perdu le sens moral, il faut essayer d'en voir le signe. Et cela est particulièrement important pour nous aujourd'hui. La question de la responsabilité n'a pas été très élaborée au cours des siècles. C'est le cas par exemple chez Aristote, pour qui la morale allait de soi. Mais celui-ci a eu l'immense mérite, me semble-t-il, de rattacher l'acte moral à la volonté, même si certains déniaient à Aristote la découverte de la volonté comme faculté spécifique. Sur ce point, on pourrait discuter indéfiniment. L'acte volontaire est tellement caché pour nous que l'on a besoin de le regarder dans son émergence, précisément dans la responsabilité. Par ailleurs, je vois que cette responsabilité dépend de la connaissance que j'ai du bien, et de l'amour que j'ai de ce bien. S'il n'y a pas de connaissance, il n'y a pas de responsabilité et il n'y a donc pas d'acte moral. Tout acte volontaire présuppose une connaissance. Or, si cela est vrai, je peux avoir un double regard sur la personne humaine. Le premier porte sur l'homme envisagé uniquement en lui-même. L'autre envisage l'homme en tant qu'il est capable de se dépasser et de découvrir un Etre premier dont il dépend dans son être. A partir de là une nouvelle relation pourra s'instaurer à l'égard de cet Etre premier qui est mon créateur. Je découvre en effet une nouvelle finalité au-delà de l'amour d'amitié. Dans l'adoration, je reconnais la primauté absolue de Dieu et ma dépendance radicale à son égard. Il y a donc deux finalités.

Si suis chrétien -et même si ne suis pas chrétien mais que je cherche le bien des hommes-, il faut ajouter une troisième finalité. La philosophie éthique cherche en effet le bien des hommes. Et le philosophe doit regarder toutes les éthiques qui ont pu exister et, parmi celles-ci, l'éthique chrétienne. Même si je n'adhère pas à la

### *Dialogue avec le père Philippe*

divinité du Christ, je peux reconnaître qu'il a existé d'une manière éminente, je peux essayer de comprendre quel est le type de morale que le Christ nous présente. Je verrai alors que cette morale est une morale qui permet un développement de l'homme beaucoup plus profond que n'importe quelle morale.

Les Grecs -je parle ici des stoïciens- ont bien regardé Socrate comme modèle au point de vue moral. Pourquoi ne pas essayer de comprendre comment le Christ peut être un modèle au point de vue moral? Il ne s'agit pas ici d'une apologétique. Les stoïciens n'ont pas fait -comme Platon-une apologétique de Socrate, ils ont intégré Socrate dans leur vision sur l'homme en montrant qu'il avait une vision sur l'homme plus parfaite que les autres. Ce qui m'intéresse ici au plan éthique, c'est de voir que le Christ s'est présenté comme un être humain plus parfait que les autres, et qui est capable de nous conduire vers une perfection plus grande. Cette éthique chrétienne, au niveau philosophique, présuppose la connaissance historique d'une personne qui s'appelle Jésus. Et je dois essayer de voir si ce qu'il dit est en contradiction avec l'éthique fondamentale et l'éthique religieuse. Si je vois qu'au contraire elle permet à ces deux moments d'éthique humaine de découvrir leur perfection ultime, je ne peux que m'y intéresser. Je crois qu'ainsi se trouve justifiée la distinction entre trois niveaux d'éthique.

On pourrait à la suite de cela se demander s'il est possible de prolonger cette distinction dans le domaine de la politique ou de l'art : y a-t-il une politique chrétienne ou bien un art chrétien? Mais il me semble que pour répondre à ces questions, il faut s'être posé au préalable la question de ce qu'est une éthique chrétienne.